

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner
au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 34.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou
par un bon sur la poste.

JEUDI, 24 AOUT 1882

NOTRE PRIME

Nous annonçons à nos abonnés que la Prime que nous leur offrirons cette année sera beaucoup plus belle que toutes celles que nous avons offertes jusqu'ici. Cette prime sera prête vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre prochain.

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* informe ses abonnés de Montréal et des environs qu'à dater de LUNDI PROCHAIN des agents autorisés se présenteront chez eux pour collecter l'argent dû. L'administration espère que ces agents seront bien reçus, que les abonnés se feront un devoir de répondre à l'appel qui leur est fait.

CONGRÈS FORESTIER

Lundi et mardi derniers, une société américaine qui s'appelle *American Forestry*, a tenu ses séances dans notre ville. C'est une association qui a pour but l'étude de tout ce qui regarde les forêts. Elle s'occupe des moyens de les conserver, du reboisement des parties du pays propres à la sylviculture.

Dans les séances du congrès tenu ces jours derniers à Montréal, la question forestière a été étudiée sous tous ses aspects. Nous espérons pouvoir donner, dans un de nos prochains numéros, un aperçu de ces travaux qui doivent nous intéresser à plus d'un titre.

C'est la dévastation des forêts américaines qui a inspiré à quelques hommes d'initiative l'idée de fonder cette société, afin de répandre parmi le peuple américain des notions pratiques sur la conservation des bois de haute futaie et le reboisement des forêts dévastées. Ne souffrons-nous pas des maux dont les Américains ont à se plaindre ? Nos forêts n'ont-elles pas été pillées, dévastées à un point alarmant pour l'avenir ? Le commerce, qui ne voit dans l'exploitation de nos forêts que le moyen de battre monnaie, a détruit autant de bois qu'il en a vendu. Il y est allé avec une telle rage, que plusieurs essences de nos forêts ont disparu, et que ce qui reste de bois est aujourd'hui d'une qualité inférieure. Il a été constaté que le volume de nos bois d'œuvre a diminué d'un tiers au moins depuis vingt ans.

Pourquoi ne formerions-nous pas une union forestière qui s'occuperait de cette question si vitale pour nous, et qui finira tôt ou tard par s'imposer à notre attention peut-être d'une façon brutale ?

Le gouvernement de Québec pourrait peut-être soumettre la question à l'étude en ce qui le regarde. Il pourrait se demander s'il retire de nos forêts tout ce qu'elles devraient lui donner ; si le temps n'est pas arrivé pour lui de partager avec les marchands de bois les profits énormes qu'ils retirent de l'exploitation de nos forêts !

La question est immense, complexe, touche à des intérêts puissants, et le gouvernement ne pourra la régler qu'avec le concours de l'opinion publique. Et celle-ci ne sera en état de lui donner ce concours que si elle a été préalablement éclairée.

M. ANTOINE GÉRIN-LAJOIE

Il y a des hommes de valeur—en très petit nombre—qui mettent autant de soin à cacher leur mérite que d'autres se donnent de mal pour étaler leur médiocrité. M. Lajoie appartenait à cette première catégorie ; jamais nous n'avons rencontré dans la vie une personne plus modeste, plus prête à s'effacer, à laisser ses émules se mettre en lumière. Il semblait ignorer son talent, quoiqu'il eût conscience de sa force. Était-il d'avis que la renommée—pour lui la gloire—ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'obtenir ? Nous inclinons à le croire. Mais son mérite devait percer, et le nom de M. Lajoie est depuis longtemps entouré d'une auréole. Comment concilier cet effacement volontaire, cette modestie avec cette réputation d'homme remarquable si bien fondée parmi nous ! Il a fallu un puissant ressort pour lancer en dehors cette nature qui ne demandait que le calme où se complait le sage. C'est que M. Lajoie avait autant de patriotisme que de modestie. Il s'est livré chez lui un combat entre ces deux vertus, et le désir d'être utile aux siens l'emportant, l'a fait parfois sortir de son isolement.

Comme tous ses contemporains arrivés au succès, M. Lajoie a débuté dans la carrière avec la pauvreté pour compagne. Hélas ! les Canadiens d'il y a cinquante ans n'étaient pas riches ; il est vrai que la fortune ne les a pas encore gâtés, mais le présent est à coup sûr bien plus doré que ne l'était le passé. Il entra dans le journalisme, qui se ressentait de l'état général du pays. Lorsque la clientèle d'une feuille est peu nombreuse, les propriétaires ne font que de maigres rentes aux rédacteurs. M. Lajoie donnait donc à la *Minerve* (1845 à 1852) le plus solide de son talent, et ne recevait en échange que juste ce qu'il faut pour paraître nourri et habillé ! Le jeune écrivain ne regardait guère sa pauvre détroque. Les soucis de la politique, les angoisses patriotiques l'absorbaient, et il se demandait avec anxiété si M. LaFontaine, dont il était le disciple et l'admirateur, pourrait faire sortir notre salut de l'acte d'union machiné pour notre perte ?

Le journalisme militant ne pouvait convenir longtemps à une nature aussi calme, aussi ennemie du bruit. Tout le portait vers l'étude, et ce fut une bonne fortune pour les lettres et la bibliographie canadiennes que l'entrée du jeune Lajoie à la Bibliothèque du Parlement. C'est comme bibliothécaire qu'il est moins connu, et c'est peut-être en cette qualité qu'il mérite le plus de l'être. Grâce à sa vive intelligence, il sut bientôt définir les devoirs qui découlaient de ses nouvelles fonctions. Il comprit bien vite qu'un bibliothécaire n'est pas, comme certaines gens ont encore ici la naïveté de le croire, une espèce d'automate qui connaît la place des livres sur les rayons, ni non plus un homme qui concentre son attention sur une des parties de la science à l'exclusion des autres. Non. M. Lajoie vit clair du premier coup d'œil qu'il jeta autour de lui. Il vit l'immensité de connaissances qu'il fallait acquérir pour devenir un bibliothécaire, et il eut la noble ambition de prétendre à l'universalité de la science dans la mesure de ce que peut embrasser l'esprit humain. En quel ques années, il put mettre au service du Parlement, au service des centaines de personnes qui, de tous les points du pays l'consultaient, une science qui n'était jamais en défaut, et une complaisance que rien ne rebutait. Il était savant et bon comme un bénédictin.

Bibliographe et bibliophile, il connaissait et aimait les livres ; les belles éditions, les éditions rares : les Aldé, les Elzevier, les Étienne, les Baskerville, lui étaient aussi familiers que le sont à ses contemporains les éditions canadiennes. C'est ici le moment de dire qu'on lui doit le grand catalogue raisonné de la Bibliothèque Fédérale, publié en 1857. C'est le premier travail de ce genre mené à bonne fin dans notre pays, et ceux qui n'ont jamais fait le catalogue d'une bibliothèque particulière, ne peuvent se rendre compte de la somme de travail que représentent les 1,700 pages de ce volume ! Il a fondé la bibliothèque française du Parlement ; il l'a organisée dans toutes ses parties, y accumulant des richesses, des trésors qui font foi de ses connaissances bibliographiques.

Nous disions tantôt qu'un sentiment élevé avait seul pu vaincre sa modestie. Oui, s'il est sorti de son effacement, ce n'a été que pour rendre service à son pays. C'est parce que le rouage des institutions parlementaires n'était connu que du petit nombre de ses compatriotes, qu'il donna à l'imprimeur son *Catholicisme politique*, dont il a préparé une seconde édition qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour.

C'est parcequ'il voyait nos jeunes gens désertir nos campagnes qu'il écrivit cette touchante histoire, si pleine de couleur locale, qui a nom : *Jean Rivard*. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la colonisation. Le *Monde*, de Paris, a fait à *Jean Rivard* l'honneur de le reproduire dans ses colonnes, honneur qui est échu à ce seul ouvrage canadien.

M. Lajoie a quelque peu sacrifié aux muses. Il a écrit une tragédie qui est surtout remarquable, parce qu'elle était l'œuvre d'un écolier de 17 ans. Son *Caution Ervant*, peut-être le chant le plus populaire du pays, n'est qu'un sanglot patriotique que lui arracha la vue de son "pays malheureux" aux jours de 1837. On raconte que ces strophes mélancoliques lui furent inspirées par le spectacle de ses compatriotes partant pour l'exil à la suite des malheureux événements de cette époque.

M. Lajoie a laissé un journal de sa vie, commencé au collège et continué jusqu'aux derniers jours de sa carrière. Nous espérons qu'il sera confié à des mains expérimentées qui sauront en tirer des pages remarquables à plus d'un titre. Ce serait le moyen de faire connaître pleinement un homme qui ne s'est révélé avec tout son mérite qu'à quelques intimes.

On rencontre rarement dans la vie des hommes du caractère de Gerin-Lajoie, des hommes dont on peut dire sans exagération qu'ils n'ont pas de défaut. C'était le vrai sage tel que le conçoit le christianisme, ne vivant que pour son Dieu, sa famille et son pays. Comme écrivain, c'était la figure la plus sympathique de notre petite république des lettres. La comme dans les autres sphères d'actions où il a été répandu, il ne laisse aucun ennemi mais de bons souvenirs, et une mémoire qui sera chère longtemps à ceux qui l'ont connu.

A. D. DECELLES.

LE R. P. ARTHUR BOUCHARD,

PRÊTRE CANADIEN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE

Mgr Comboni, premier vicaire apostolique de l'Afrique centrale, mort le 10 octobre dernier, victime de son zèle, disait à son dernier passage à Rome, ces paroles remarquables : "Le seul peuple qui soit digne et capable de continuer l'œuvre des missions de l'Afrique centrale est le peuple canadien."

Voilà une parole qui semble bien étrange et qui, pour être comprise, demande une explication.—Comment, après une expérience de vingt-cinq ans, Mgr Comboni était-il arrivé à cette conclusion ? C'est qu'il avait vu à l'œuvre un missionnaire canadien-français dont il avait pu apprécier les aptitudes, unies à des forces physiques et une puissance de résistance qu'il n'a trouvée chez aucun autre peuple. Il n'y a que les montagnards tyroliens, dont les habitudes et le climat ont quelque analogie avec les nôtres, qui peuvent souffrir une comparaison.

L'expérience a prouvé qu'il n'y a guère que les hommes des pays froids qui aient une constitution assez forte pour résister au climat meurtrier de l'Afrique centrale. Une preuve frappante de cette vérité c'est que, des quinze missionnaires de diverses nations partis en même temps que le P. Bouchard pour ces missions, il est le seul qui ait survécu ; et non seulement il a pu résister, mais encore il est le premier blanc qui ait échappé aux fièvres de ce pays.

Mgr Comboni, qui connaissait parfaitement l'histoire du Canada, et avait été en rapport avec un bon nombre de Canadiens, avait même formé le projet de venir au Canada avec le P. Bouchard dans l'intention d'y fonder une école apostolique, dans laquelle il aurait reçu des enfants pauvres donnant des signes de vocation pour la

vie de missionnaire, de les y faire instruire et les préparer peu à peu pour la mission de l'Afrique.

Nos lecteurs liront avec intérêt, nous en sommes sûrs, quelques détails sur la vie de notre missionnaire canadien, le P. Bouchard, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, et sur les difficiles missions auxquelles il s'est consacré.

Le P. Bouchard, qui est en ce moment au Canada, où il s'occupe de recueillir des aumônes et des sujets pour ses missions, est arrivé à Québec le jour de notre belle fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. Il est parti le 5 novembre dernier de Khartoum, métropole du Soudan Egyptien, située au confluent du Nil blanc et du Nil bleu.

Cette ville, qui ne compte pas moins de 70,000 âmes, est la principale station de toutes les missions de la Nigritie dont l'étendue est aussi vaste que toute l'Europe et qui renferme une population évaluée à 100 millions d'habitants, appartenant presque tous à la race nègre. On aura une idée du dénûment où se trouve cette pauvre mission et du courage qu'il faut à ceux qui s'y consacrent, quand on saura que P. Bouchard a été obligé, faute de ressources, de traverser seul avec un chameau et un nègre, l'immense désert qui sépare Berber de Souakim, sur les bords de la mer Rouge.

Il ne faut pas moins de quinze jours de voyage pour franchir à dos de chameau cet affreux désert, brûlé par un soleil tropical et infesté de bêtes féroces et de brigands Bédouins.

Le trajet entre Khartoum et Rome, où le Père se rendait pour les affaires de la mission, lui a pris plus de soixante jours.

Les *Annales de Notre-Dame des Victoires de Paris* expliquent ainsi les motifs qui ont déterminé son voyage : " Il venait de recevoir le dernier soupir de " Monseigneur Comboni et avait enterré, en dix-sept " jours, cinq membres de la mission. Nommé administrateur après la mort de l'évêque, il avait dû venir en " Europe pour informer le Saint-Siège de tous les événements dont il avait été l'infortuné témoin." Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelé dans la ville Eternelle, il est allé passer quelques temps en France dans l'intérêt de ses missions d'où il est revenu en Canada.

Le R. P. Arthur Bouchard est né à la Rivière-Ouelle, le 4 janvier 1845. Issu d'une famille pauvre et resté orphelin de mère dès l'âge de seize mois, il ne reçut d'abord d'autre éducation que celle de l'Ecole-Modèle de St-Denis de Kamouraska, où son père était allé se fixer. Dès sa plus tendre enfance, il s'était senti attiré vers la vie de missions et c'est la pensée qui l'a toujours poursuivi à travers les divers états de vie qu'il lui a fallu embrasser avant de voir ses vœux accomplis. Après deux tentatives infructueuses au Noviciat des Révérends Pères Oblats, d'où il fut obligé de sortir pour défaut de santé, il fut recueilli avec la plus grande charité par les messieurs de Saint-Sulpice de Montréal, qui après l'avoir aidé à rétablir sa santé, lui obtinrent son entrée chez un fabricant d'ornements d'église. C'est là qu'il se trouva lorsqu'il fit la rencontre du Révérend P. Vaughan, fondateur du Séminaire des missions étrangères de Londres, aujourd'hui évêque de Salford. Cet éminent prélat ayant reconnu dans le jeune Bouchard des marques évidentes de vocation, l'invita à se rendre à l'Institut qu'il a fondé à Baltimore pour la conversion des nègres. Après une année de séjour dans cet Institut, il fut envoyé au Séminaire des missions étrangères de Londres, dont nous venons de parler. C'est là que pendant quatre ans, le P. Bouchard compléta ses humanités et commença son cours de théologie qu'il alla terminer à Vérone, en Italie. Ordonné prêtre en 1877, il partit pour les missions de l'Afrique centrale. Afin de comprendre qu'elle est cette œuvre des missions de l'Afrique, auquel le P. Bouchard s'est dévoué, écoutons ce qu'en dit monseigneur Comboni :

" La religion de Jésus-Christ, dit-il, qui est la source " du salut pour les âmes et le fondement de la civilisation pour les peuples, ne s'est jamais établie d'une " manière stable parmi les tribus sauvages de l'Afrique " centrale, malgré les tentatives courageuses et répétées " qui ont été faites durant dix-huit siècles. " Cent millions d'infortunés descendants d'Adam, " qui appartiennent en très grande majorité à la race " nègre, vivent dans les ténèbres de la mort. " Sans parler des efforts qui ont été faits dans les " siècles passés pour l'évangélisation de ces contrées, " nous dirons que ce fut le pape Grégoire XVI qui " fonda, en 1846, le vicariat apostolique de l'Afrique " centrale. Pie IX, de sainte mémoire, continua l'œuvre " de son prédécesseur et envoya des missionnaires venus " de différentes nations de l'Europe qui fondèrent quatre " stations importantes, et leur assigna pour centre de " communication Khartoum, que la position géographique et les conditions politiques de son gouvernement destinaient à être le point d'appui le plus avancé " des Européens dans ces lointaines contrées."

Après des efforts réitérés et la perte d'un grand nombre de missionnaires tués par le climat, on désespérait de l'avenir de la mission, lorsque la Providence suscita un homme extraordinaire pour être l'apôtre et le restaurateur de cette vigne désolée.

Mgr Daniel Comboni était né au diocèse de Brescia, en Italie, en mars 1831. D'une famille très pauvre et élevé par charité à l'Institut du P. Mazza, à Vérone, il se prépara au sacerdoce dans l'intention de se dévouer aux périlleuses missions du Japon. Mais en 1849, un missionnaire de l'Afrique centrale de passage à Vérone, fit de l'état de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham.

Huit ans après, nous le trouvons sur les bords du Nil. Les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires dans une seule année, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Instruit par son expérience personnelle de la nécessité de préparer par une acclimatation progressive les missionnaires de la Nigritie, Mgr Comboni fonda au Caire, en 1837, des établissements pour ses auxiliaires. Il avait déjà créé à Vérone, où nous avons vu que le P. Bouchard avait terminé sa théologie, deux instituts pour faciliter le recrutement des prêtres et des religieux nécessaires à sa mission. En mai 1872, il fut nommé provicaire de l'Afrique centrale. A cette époque commença la prospérité de la mission qui, fondée en 1846, avait jusque-là, ce semble, tué plus d'ouvriers apostoliques qu'elle n'avait donné de néophytes à la sainte Eglise. Après avoir fondé plusieurs stations dans le cœur de la Nigritie, formé des villages chrétiens et avoir ouvert le ciel à grand nombre de noirs, l'héroïque prélat préparait de nouvelles conquêtes, lorsque la mort l'a foudroyé dans l'espace de douze heures. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est entre les bras du P. Bouchard qu'il rendit sa belle et grande âme à Dieu.

Après la mort de Mgr Comboni, le fardeau de la mission étant tombé sur les épaules du P. Bouchard, celui-ci, voyant ses missions dénuées de toutes ressources et ses compagnons d'apostolat décimés autour de lui, tourna tout naturellement sa pensée vers ses compatriotes du Canada, bien convaincu que nulle part au monde il ne trouverait autant de sympathie et d'encouragement.

Le P. Bouchard a été, comme il s'y attendait, accueilli à bras ouverts, et a déjà été recommandé par monseigneur l'archevêque de Québec et par plusieurs autres évêques de la province.

Il se propose de rester au pays jusqu'à ce qu'il ait recueilli les aumônes suffisantes pour son œuvre et quelques compagnons qui voudront bien, comme lui, se dévouer à sa mission.

Ayant eu nous-même l'avantage de rencontrer le P. Bouchard, nous avons recueilli de ses lèvres plusieurs traits dont le récit ne manquera pas de toucher profondément nos lecteurs et de leur inspirer du zèle et de la charité pour cette œuvre sublime.

Qui sait si la Providence ne nous appelle pas à réaliser le vœu le plus cher du saint fondateur de l'apostolat de la Nigritie : celui de voir la mission de l'Afrique centrale devenir une œuvre canadienne !

" Nous avons formé en Nigritie, raconte le P. Bouchard, des villages chrétiens qui sont peuplés de tous les enfants rachetés de l'esclavage et élevés à la mission. Nous en avons un bon nombre dans chaque station, et ce nombre ne cesse d'augmenter.

" Un jour que j'étais allé visiter les chrétiens d'un village un peu éloigné de ma station, nos enfants restèrent seuls presque toute une journée. L'un d'eux, *beau parleur* (il y en a partout, même en Nigritie,) fit un superbe discours à ses compagnons. Il leur dit :

" — Mes amis, nous sommes entourés de musulmans et de païens, qui sait si un jour nous n'aurons pas à souffrir le martyre ? et si nous ne sommes pas habitués à souffrir, nous aurions peut-être le malheur d'apostasier. Si vous le voulez, nous allons voir si nous pouvons souffrir sans nous plaindre. Je propose que chacun se brûle le bras avec un fer rouge.

" L'orateur fut applaudi à outrance, et lui-même, comme chef, se fit cinq brûlures horribles au bras gauche. Tous, jusqu'aux plus petits, en firent autant. Lorsque j'arrivai le soir et que je vis cela, je les repris sévèrement de leur zèle indiscret, mais en moi-même j'admire leur courage !

" Un autre de nos jeunes noirs, que nous appellions Alphonse, racheté par nous à l'âge de 7 ans, au nom de la Sainte-Enfance, nous donnait par sa piété exemplaire les plus belles espérances. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre un métier, il choisit celui de forgeron. En peu de temps il devint très habile, et comme il était laborieux, il apprit encore le métier de menuisier. Il rendait de grands services à la mission.

" Arrivé à l'âge de 17 ans, il demanda à se marier ; et choisit sa compagne parmi nos jeunes chrétiennes ; tous deux se préparèrent à recevoir le sacrement de mariage par une retraite de huit jours. Peu de temps après le mariage, il partit avec sa femme pour El-Obéid, capitale du Cordofan. Le supérieur de cette station le demandait pour aider à la construction de la plus grande et de la plus belle église qu'on ait érigée dans cette partie de l'Afrique. Il est impossible de dire ce que ce jeune chrétien a fait pour cette église ; c'est merveilleux de voir la puissance de l'esprit de foi sur un noble cœur. A peine l'église était-elle achevée, que le bon Alphonse fut pris de la fièvre. Il appela son confesseur et, après lui avoir fait sa confession générale, il reçut la sainte

communion avec tant de ferveur que le missionnaire en pleura d'attendrissement. Vers le soir, le jeune homme sentit que le moment suprême était arrivé. Il fit apporter son enfant qui avait six mois environ. Il le prit dans ses bras, le bénit et, s'adressant au supérieur de la mission, il lui dit : " Père, je vais mourir ; dans peu de temps, je serai devant Dieu, qui, je l'espère, me fera miséricorde. Voici mon enfant que je te confie. Fais-en un bon chrétien, apprends-lui à bien vivre afin qu'il sache bien mourir. Veille aussi sur ma compagne ; elle est jeune, mais elle est bonne. Au ciel, je prierai pour vous tous et pour l'Œuvre du pays des blancs qui m'a délivré de l'esclavage et m'a fait enfant de Dieu, de Dieu que je vais voir et aimer pour l'éternité. Maintenant, le monde n'existe plus pour moi." Prenant alors son enfant et le rendant à sa femme, il dit à cette dernière : " Retire-toi avec notre cher enfant, je ne veux plus m'occuper que de Dieu." La jeune femme se retira en pleurant et le missionnaire donna l'Extrême-Onction au moribond ; quelques instants après, ce parfait chrétien rendait sa belle âme à son Créateur.

" Je l'ai bien pleuré, mais j'ai la douce confiance qu'il est maintenant au ciel."

Une œuvre qui produit de pareils résultats, qui élève les peuples les plus dégradés de l'univers à un tel degré de perfection évangélique, ne mérite-t-elle pas toute notre admiration et tous nos encouragements ?

Nous formons des vœux pour que notre cher et zélé compatriote, le P. Bouchard, réalise les espérances qu'il attend de sa visite au Canada.

L'ÉLECTION DE TERREBONNE

On lit dans la *Mimère* de lundi dernier :

Nos lecteurs se rappellent que le 15 et le 17 du mois de juin dernier nous publions dans notre journal deux articles où nous dénoncions M. A.-E. Poirier, alors candidat libéral dans le comté de Terrebonne contre M. G.-A. Nantel, comme franc-maçon, faux catholique, hypocrite et homme en rupture avec son église, et que ces deux écrits donnèrent lieu à des poursuites civiles et criminelles contre nous.

Aujourd'hui, après être allé aux informations, nous reconnaissons que nous avons été induits en erreur à l'égard de M. Poirier ; et que les accusations susdites étaient et sont mal fondées. M. Poirier n'est pas franc-maçon, ne l'a jamais été. D'après tout ce que nous connaissons de lui, nous n'avons aucune raison de croire qu'il n'est pas un catholique soumis aux enseignements de l'Eglise catholique.

M. Poirier n'ayant entrepris la lutte contre l'hon. M. Chapleau que pour se réhabiliter dans l'opinion publique, et plus particulièrement dans celle des électeurs du comté de Terrebonne, comme il l'a déclaré dans toutes les assemblées publiques, il accepte la présente rétractation que nous faisons pleinement et sans arrière-pensée, et se retire de la lutte généreusement, et pour aucune considération que la présente déclaration de notre part.

Il a en conséquence écrit la lettre suivante à l'officier-rapporteur :

District électoral de Terrebonne.

A LOUIS LABELLE, ÉCR.,

Officier-rapporteur,

Monsieur.

J'ai l'honneur de vous informer que je retire ma candidature à l'élection qui se fait actuellement entre l'hon. M. Chapleau et moi pour le susdit district électoral, et veuillez bien, en conséquence, informer les électeurs qu'aucun vote ne doit être donné pour moi, et déclarer élu, suivant la loi, le seul candidat qui reste après ma présente résignation.

A.-E. POIRIER.

St-Jérôme, 19 août 1882.

MAXIMES

Quand par hasard la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, c'est celle du flatteur.

* *

Entre gens du monde, le mensonge est la menue monnaie de la politesse.

* *

Se taire et laisser comprendre son silence, c'est l'éloquence des situations difficiles.

* *

Les beaux siècles de la conversation sont les plus belles époques littéraires.

* *

La nature, au contraire de l'art, fait bien presque tous les yeux et mal presque tous les nez.

* *

En temps de paix, les jeunes enterrent les vieux ; en temps de guerre, les vieux enterrent les jeunes.

* *

On n'écrit pas comme on fait des ourlets, et des idées ne se reprennent pas, quand elles sont coupées, comme on renoue des bouts de fil.



LE R. P. ARTHUR BOUCHARD,
PRÊTRE CANADIEN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE L'AFRIQUE CENTRALE



M. ANTOINE GÉRIN-LAJOIE,
DÉCÉDÉ A OTTAWA LE 4 AOUT 1882



LES ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTE—PORTRAIT DU KHÉDIVE—LES UNIFORMES DE L'ARMÉE DU KHÉDIVE

AOUT

(Voir gravure)

Les moissons sont venues qui ont dépeuplé la plaine de son grand manteau d'or. La faucille a partout couché sur le sol brülant les lourds, les flexueux épis, dont on a fait les gerbes opulentes que les grands chariots ont emportées au voisinage de l'aire, ou qui sont restées massivement empilées, leur trésor en dedans, sur un confin du chaume.

Et ainsi se trouve donné au vaillant laboureur le prix de ses longues peines ; ainsi le travail aux jours brumeux d'automne, reçoit son salaire en la claire et ardente saison. La terre, qui a payé son riche tribut annuel, va se reposer pendant quelques semaines, et de nouveau la charrue viendra ouvrir son sein pour lui confier de nouvelles espérances.

Heureux ceux qui ont pu labourer et semer ! heureux ceux qui, maîtres ou tenanciers, peuvent voir le sol pour eux verdier en octobre, pour eux éclater en août, et cette mer d'épis que le soleil teint à la couleur de ses rayons ! Heureux qui a mis du grain dans le sillon, car celui-là moissonnera, il pourra pétrir du pain dans sa huche, et il pourra faire argent et or du surplus de sa moisson.

Mais combien à qui Dieu oublie de départir en propre ou à loyer le moindre coin de champ ! Combien à qui le malheur jalouse et prit cette possession, et qui, trop âgés ou trop faibles, ne sauraient faire nombre dans les troupes actives, qui vendent leur labour pour les longues et rudes tâches d'août ! Ceux-là donc, qu'auront-ils ? La huche, pour eux, restera-t-elle vide, et s'en iront-ils de porte en porte implorer la pitié, pour n'y trouver souvent que des cœurs sourds, des mains fermées ? Peut-être, hélas ! en sera-t-il ainsi en la dure saison ; mais alors qu'en tous lieux par monceaux les épis se lient et se charroient, au moins auront-ils, eux, les déshérités, les dépouillés, l'espoir que de ces richesses quelques bribes seront tombées, oubliées.

Et les glaneuses ont quitté leur pauvre toit pour que rien ne soit perdu des miettes du grand festin. La vieille, la sainte tradition, accompagne leur pas. Nul ne doit entraver leur lente et monotone recherche. Nul ne leur doit ravir ces quelques épis qui leur ont coûté tant de pas sous le soleil.

Mais le temps n'est plus où le biblique Booz disait aux moissonneurs de son immense domaine, en leur montrant la belle et pieuse Ruth : "Qu'elle glane même entre les javelles, et laissez-lui, comme par mégarde, quelques poignées d'épis qu'elle recueillera."

Maigre toujours est l'aubaine que la glaneuse recueille aux beaux jours d'été. Que sera-t-il de la pauvre femme alors que viendront les mois d'hiver ?...

EUGÈNE MULLER.

L'AVEUGLE

SOUFFRANCES ATROCES

Qu'est-ce donc que cette joie du premier soleil ? Pourquoi cette lumière tombée sur la terre nous emplit-elle ainsi du bonheur de vivre ? Le ciel est tout bleu, la campagne est toute verte, les maisons toutes blanches ; et nos yeux ravis boivent ces couleurs vives dont ils font de l'allégresse pour nos âmes. Et il nous vient des envies de danser, des envies de courir, des envies de chanter, une légèreté heureuse de la pensée, une sorte de tendresse élargie ; on voudrait embrasser le soleil.

Les aveugles sous les portes, impassibles en leur éternelle obscurité, restent calmes comme toujours au milieu de cette grande nouvelle, et, sans comprendre, ils apaisent à toute minute leur chien qui voudrait gambader.

Quand ils rentrent, le jour fini, au bras d'un jeune frère ou d'une jeune sœur, si l'enfant dit : "Il a fait bien beau tantôt !" l'autre répond : "Je m'en suis aperçu qu'il faisait beau, Loulou ne tenait pas en place."

J'ai connu un de ces hommes dont la vie fut un des plus cruels martyres qu'on puisse rêver.

C'était un paysan, le fils d'un fermier normand. Tant que le père et la mère vécut, on eut à peu près soin de lui ; il ne souffrit guère que de son horrible infirmité ; mais dès que les vieux furent partis, l'existence atroce commença. Recueilli par une sœur, tout le monde dans la ferme le traitait comme un gueux qui mange le pain des autres. A chaque repas, on lui reprochait sa nourriture ; on l'appelait fainéant, manant ; et bien que son beau-frère se fût emparé de sa part d'héritage, on lui donnait à regret la soupe, juste assez pour qu'il ne mourût point.

Il avait une figure toute pâle, et deux grands yeux blancs comme des pains à cacheter ; et il demeurait impassible sous l'injure, tellement enfoncé en lui-même qu'on ignorait s'il la sentait. Jamais d'ailleurs il n'avait connu aucune tendresse, sa mère l'ayant toujours un peu rudoyé, ne l'aimant guère ; car, aux champs, les inutiles sont des nuisibles.

Sitôt la soupe avalée, il allait s'asseoir devant la porte, en été, contre la cheminée en hiver, et il ne remuait plus jusqu'au soir. Il ne faisait pas un geste, pas un

mouvement, seules ses paupières, qu'agitait une sorte de souffrance nerveuse, retombaient parfois sur la tache blanche de ses yeux. Avait-il un esprit, une pensée, une conscience nette de sa vie ? Personne ne se le demandait.

Pendant quelques années les choses allèrent ainsi. Mais son impuissance à rien faire autant que son impassibilité finirent par exaspérer ses parents, et il devint un souffre-douleur, une sorte de bouffon martyr, de proie donnée à la féroce native et à la gaieté sauvage des brutes qui l'entouraient.

On imagina toutes les farces cruelles que sa cécité put inspirer, et pour se payer de ce qu'il mangeait, on fit de ses repas des heures de plaisir pour les voisins et de supplice pour l'impotent.

Les paysans des maisons prochaines s'en venaient à ce divertissement ; on se le disait de porte en porte ; et la cuisine de la ferme se trouvait pleine chaque jour. Tantôt on posait sur la table, devant son assiette où il commençait à puiser le bouillon, quelque chat ou quelque chien. La bête, avec son instinct, flairait l'infirmité de l'homme, et tout doucement s'approchait, mangeait sans bruit, lapant avec une délicatesse, et quand un clapotis de langue un peu bruyant avait éveillé l'attention du pauvre diable, elle s'écartait prudemment pour éviter le coup de cuiller qu'il envoyait au hasard devant lui.

Alors c'étaient des rires, des poussées, des tripignements des spectateurs tassés le long des murs. Et lui, sans jamais dire un mot, se remettait à manger de la main droite, tandis que de la gauche, avancée, il protégeait et défendait son assiette.

Tantôt on lui faisait mâcher des bouchons, du bois, des feuilles ou même des ordures qu'il ne pouvait distinguer.

Puis, on se lassa même des plaisanteries ; et le beau-frère enrageait de le toujours nourrir, le frappa, le gifla sans cesse, riant des efforts inutiles de l'autre pour parer les coups ou les rendre. Ce fut alors un jeu nouveau, le jeu des claques. Et les valets de charrue, le goujat, les servantes lui lançaient à tout moment leur main par la figure, ce qui imprimait à ses paupières un mouvement précipité. Il ne savait où se cacher et demeurait sans cesse les bras étendus pour éviter les approches.

Enfin, on le contraignit à mendier. On le postait sur les routes, les jours de marché, et, dès qu'il entendait un bruit de pas ou le roulement d'une voiture, il tendait son chapeau en balbutiant : "La charité, s'il vous plaît." Mais le paysan n'est pas prodigue et, pendant des semaines entières, il ne rapportait pas un sou. Ce fut alors contre lui une haine déchainée, impitoyable. Et voici comment il mourut.

Un hiver, la terre était couverte de neige, et il gelait horriblement. Or, son beau-frère, un matin, le conduisit fort loin sur une grande route pour lui faire demander l'aumône. Il l'y laissa tout le jour et, quand la nuit fut venue, il affirma devant ses gens qu'il ne l'avait plus retrouvé. Puis il ajouta : "Bast ! faut pas s'en occuper ; quelqu'un l'aura emmené parce qu'il avait froid. Pardi ! il n'est pas perdu. Il reviendra ben d'main manger la soupe."

Le lendemain, il ne revint pas. Après de longues heures d'attente, saisi par le froid, se sentant mourir, l'aveugle s'était mis à marcher. Ne pouvant reconnaître la route, enseveli sous cette écume de glace, il avait erré au hasard, tombant dans les fossés, se relevant, toujours muet, cherchant une maison. Mais l'engourdissement des neiges l'avait peu à peu envahi, et ses jambes faibles ne le pouvant plus porter, il s'était assis au milieu d'une plaine. Il ne se releva point. Les blancs flocons qui tombaient toujours l'ensevelirent. Son corps roidi disparut sous l'incessante accumulation de leur foule infinie, et rien n'indiquait plus la place où le cadavre était couché.

Ses parents firent mine de s'enquérir et de le chercher pendant huit jours. Ils pleurèrent même.

L'hiver était rude et le dégel n'arrivait pas. Or, un dimanche, en allant à la messe, les fermiers remarquèrent un grand vol de corbeaux qui tournoyaient sans fin au-dessus de la plaine, puis s'abattaient comme une pluie noire en tas à la même place, repartaient et revenaient toujours. La semaine suivante, ils étaient encore là, les oiseaux sombres. Le ciel en portait un nuage comme s'ils se fussent réunis de tous les coins de l'horizon ; et ils se laissaient tomber avec de grands cris dans la neige éclatante qu'ils tachaient étrangement et fouillaient avec obstination.

Un gars alla voir ce qu'ils faisaient, et découvrit le corps de l'aveugle à moitié dévoré déjà, déchiqueté. Ses yeux pâles avaient disparu, piqués par les longs becs voraces.

Et je ne puis jamais ressentir la vive gaieté des jours de soleil sans un souvenir triste et une pensée mélancolique vers le gueux si déshérité dans la vie, que son horrible mort fut un soulagement pour tous ceux qui l'avaient connu.

GUY DE MAUPASSANT.

Il ne faut pas vous alarmer si vous souffrez de la maladie de Bright ou autre maladie des Rognons, car vous avez un remède certain dans les Amers de Houblon.

L'ÂME DE LA PATRIE

Le 4 septembre 1881, dès le matin, les habitants du village de Saint-Ludwig-en-Roterbourg, sur les confins de l'Alsace et de la Lorraine, virent débarquer d'une poudreuse voiture, en assez piteux état, trois singuliers personnages, dont la vue eût excité l'hilarité de tous ceux qui assistaient à l'arrivée de ce lamentable équipage : aubergiste, marmitons, servantes et curieux, si ce jour-là n'était l'anniversaire du jour fatal qui prépara l'abandon de nos chères provinces, par conséquent jour de deuil, où l'on reprend le crêpe et le voile, où tous les yeux sont pleins de larmes, où personne, même les petits enfants, n'ose rire.

Ce village de Saint-Ludwig-en-Roterbourg—le vrai nom est sur l'ancienne carte de France—est célèbre par son église, ancienne collégiale de chanoines réguliers, du plus pur style gothique ; par sa forteresse, manoir des nobles barons de Châtel pierre, dont les sept derniers rejetons furent tués, les armes à la main, à Forbach, à Reischoffen, à Gravelotte, à Sarrebrück, à Sedan, sous Metz, à Patay ; enfin par son école modèle, que dirigeaient récemment encore les admirables Frères que l'on décore du nom d'Ignorantins, et qui ont été chassés de là-bas pour cause de patriotisme, comme nous autres, en France, nous les chassons au nom de la liberté.

De ces trois personnages, le premier, coiffé du casque à pointe et vêtu de l'uniforme d'officier, se nommait Muller, et venait inspecter la forteresse. Il était vieux, maigre, barbu et roux.

Le second, coiffé d'une casquette jaune, vêtu d'une souquenille râpée, se nommait Weissen, et venait inspecter les mœurs. Il était vieux, glabre, roux et petit.

Le troisième, coiffé d'un chapeau, vêtu d'une houppelande, se nommait Craff, et venait inspecter l'école. Il était vieux, gros, long et roux.

On les regarda sans rire, mais on se promit de rire le lendemain. En attendant, on ne daigna point s'occuper de leurs personnes, et chacun d'eux alla incontinent vaquer à ses affaires.

Ces trois hommes, également vieux, également roux, entendaient gagner leur argent en terre conquise. Le zèle est une vertu dont Talleyrand demandait qu'on n'abusât point.

Muller, avant d'inspecter la forteresse, voulut se lever la panse.

Il entra donc à l'auberge et commanda qu'on lui servît à manger : on apporta de la choucroute grasse, du jambon, des saucisses—éperon à boire, et de la bière.—La servante, accorte à l'ordinaire, montra cette fois grise mine.

Muller fit la grimace, gronda, se mit en rage ; mais il avait faim ; il dévora choucroute et jambon, lampa sa bière et paya l'écot de mauvaise grâce.

Weissen, ayant allumé une pipe gigantesque, dont le fourneau de porcelaine peinte offrait, en un médaillon, l'image du dieu Mars, se rendit à l'église, qu'il voulait décrire dans un ouvrage en soixante-dix-sept volumes, *in-folio*, compendium à la gloire de l'Allemagne antique et moderne. Il fut conduit à un madré paysan, qui se promit de rançonner Weissen.

Et, pour commencer, le trop savant archéologue ayant vu à l'entrée du sanctuaire, suspendue à une chaînette de fer, une souris d'argent, et demandé ce que cette souris faisait là, Nicklauss lui répondit :

—Il y a un siècle environ, nous eûmes dans le pays tant de souris, qu'on ne savait plus quoi faire pour s'en débarrasser. Elles avaient envahi les champs et les maisons ; à peine si l'on osait se coucher, car elles s'étaient nichées dans les pailles, et, pendant que l'on dormait, elles venaient vous ronger le bout du nez et des oreilles ; c'était surtout sur les petits enfants couchés dans les berceaux qu'elles jetaient leur dévolu.

Tout à coup, une idée traversa le cerveau du maître d'école.

Autrefois, les Israélites, se dit-il, trouvèrent dans le désert des multitudes de serpents dont la morsure causait immédiatement la mort. Que firent-ils pour en être délivrés ? Moïse fit faire un serpent de bronze et l'attacha à un arbre. Le bon Dieu aperçut le serpent ; il lui plaît, et, de satisfaction, le Seigneur lui octroie la faculté de dévorer tous les autres serpents.

Le maître d'école, qui était versé dans la Bible, se dit :

"Tiens ! si le bon Dieu prit tant de plaisir à contempler un serpent de bronze, il se pourrait peut-être qu'il fut encore plus satisfait de voir une souris en argent."

Aussitôt, il communique son idée aux habitants. On fait une quête ; les plus pauvres se sont empressés pour apporter leur obole, et, en peu de temps, on ramassa assez d'argent pour fondre une énorme souris en argent. On suspendit la bête au milieu de la chapelle, et, à partir de ce moment, on ne vit plus dans le pays la moindre souris.

—Quelle sottise plaisanterie, dit Weissen avec une moue de dédain, et que vous êtes niais de croire à de si énormes bouffes ! Sachez que Dieu ne fait plus de miracles...

Nicklauss l'interrompit d'un air goguenard : —Oh ! dit-il, vous voyez bien, bien clairement que nous sommes loin d'ajouter foi pleine et entière à cette

CHOSSES ET AUTRES

Sa Grandeur Mgr Gibbons, archevêque de Baltimore, a passé plusieurs jours à Québec la semaine dernière.

Sa Grandeur Mgr l'évêque des Trois-Rivières a fait, jeudi dernier, la bénédiction du nouveau couvent à la station d'Arthabaska.

L'hon. M. Chapleau et M. Nantel sont élus par acclamation pour représenter le comté de Terrebonne. MM. A.-E. Poirier et Oscar Gaudet ont résigné comme candidats.

Le conseil de ville de Québec en est venu à une entente avec le gouvernement provincial au sujet du paiement de la balance de la souscription en faveur du chemin de fer du Nord.

C'est avec plaisir que nous apprenons que M. Edmond Mallet, notre compatriote, vient d'être nommé chef de bureau au ministère des finances, à Washington. Nos sincères félicitations à M. Mallet.

M. Houde s'est retiré définitivement de la rédaction du *Monde*. Le journal sera publié par une compagnie. On pense que M. Houde reviendra au *Monde* s'il rétablit sa santé qui est chancelante depuis plusieurs mois.

LEÇONS DE MUSIQUE.—Monsieur et madame Oscar Martel continueront leurs cours de violon, chant, accompagnement, etc., dans leur nouvelle demeure, rue du Palais, No 760, en face de l'évêché.

M. Callan, député irlandais, a été expulsé de la Chambre des Communes, pour avoir traité un ministre de menteur et avoir refusé de retirer ce mot non-parlementaire.

Le vase de Sèvres, d'une grande valeur, qui a été envoyé par le gouvernement français, à la Société de bienfaisance de New-York, vient d'être gagné par le No 1,219, à la loterie qui a eu lieu il y a quelques jours dans la salle d'Irving-Hall.

Nous apprenons qu'aussitôt après son arrivée à Paris, l'hon. M. Fabre a ouvert les bureaux de l'agence canadienne au numéro 6, rue de Chabonais, près la place Louvois. Nos compatriotes de passage à Paris pourront y obtenir tous les renseignements dont ils auront besoin.

M. Misael Morin, maire de la paroisse de Saint-Raphaël, comté de Bellechasse, s'est noyé accidentellement la semaine dernière, dans la rivière du Sud, dans un endroit appelé *Sault Saint-Raphaël*. M. Morin était universellement estimé. C'était un honnête homme dans toute l'acception du mot.

La France dépense annuellement, depuis 1871, un milliard de francs pour son armée. Sa force militaire se chiffre par un minimum de trois millions d'hommes qu'un simple télégramme réunirait sous les drapeaux en moins de huit jours, si la patrie était en danger. Le ministre de la guerre a sous ses ordres près de 5,000,000 de soldats et peut en obtenir immédiatement 650,000 en appelant la classe de 1881.

NAPOLÉON ET LA MESSE.—Napoléon visitant le pensionnat d'Ecouen, dirigé par Mme Campan, voulut connaître tout ce qui concernait l'administration de cette maison.

Les règlements lui furent soumis : un des articles portait que les pensionnaires entendraient la messe tous les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit en marge de sa propre main : TOUS LES JOURS.

Le général Ducrot (Auguste-Alexandre) est décédé à Paris la semaine dernière, à l'âge de 65 ans. Pendant la guerre de 1870-71, le général Ducrot a joué un rôle important. Fait prisonnier après Sedan, il réussit à s'évader et vint s'enfermer dans Paris où il commanda les 13e et 14e corps d'armée aux batailles de Rueil, La Jonchère et Buzenval. Le gén. Ducrot s'est aussi fait connaître comme écrivain. Il a publié depuis 1870 plusieurs ouvrages militaires.

L'arrangement des sièges pour les députés à la Chambre des Communes est presque déjà terminé, bien qu'il reste encore quelques changements à faire.

A la droite du président, les députés sont placés dans l'ordre suivant : première rangée, les honorables MM. Costigan, Caron, sir, H. Langevin, sir Chs. Tupper, sir John A. Macdonald, sir L. Tilley ; deuxième rangée, les honorables MM. Carling, Chapleau, Pope, Bowell et McLean.

* Du côté de l'opposition, à gauche du président : première rangée, les honorables MM. Davies, Vail, Blake, Laurier, Mackenzie, Charlton, Casgrain, Ross ; deuxième rangée, MM. Gilmor, Weldon, Burpee, Casey, Cameron, Paterson et Scriver.

L'hon. P. Mitchell prend le fauteuil occupé précédemment par l'hon. M. Macdougall.

Un prêtre et quatre sauvages de la mission du lac Maskegs, situé au nord du Saint-Laurent, se sont noyés dernièrement en revenant d'une excursion de pêche. Leur embarcation a été frappée par une bourrasque et renversée. Deux des sauvages, qui savaient bien nager, n'ont pas même pu se sauver, vu la grande distance qui les séparait du rivage. Le prêtre était M. l'abbé Chapellière, âgé de 38 ans. Il avait fondé la mission du lac Maskegs.

Les sauvages de cette mission se livrent à l'agriculture.

Une cérémonie imposante a eu lieu jeudi matin au salon de l'évêché, en cette ville. M. l'abbé Cyrille Légaré, grand-vicaire de l'archidiocèse, a remis à Mgr N. Z. Lorrain le bref d'élection du vicariat apostolique de Pontiac, en date du 11 juillet dernier, ainsi que deux brefs en date du 14 du même mois, nommant Mgr Lorrain évêque de Cythère (île de Chypre) et vicaire apostolique de Pontiac.

La cérémonie de la présentation de ces brefs a été présidée par Mgr l'évêque de Montréal ; les prêtres de l'évêché, M. l'abbé Bayle, et autres séminaristes y assistaient.

Mgr l'évêque de Montréal a nommé M. l'abbé Maréchal, vicaire et curé de Saint-Jacques de l'Acadian, comme devant succéder à Mgr Lorrain, en qualité de vicaire-général du diocèse de Montréal.

M. l'abbé Alphonse Lemieux, qui était à étudier au collège Romain, à Rome, depuis trois ans, est arrivé jeudi soir à Québec, par la voie du chemin de fer du Nord.

M. l'abbé Gouin, qui l'accompagnait, s'est arrêté à Batican pour aller passer quelques jours au sein de sa famille.

Le retour de M. Lemieux sous le toit paternel, après une absence de trois ans, a donné lieu le même soir à une scène de famille des plus touchantes.

M. l'abbé Lemieux agira comme assistant-directeur du grand séminaire, et est nommé professeur de philosophie à l'Université-Laval.

M. l'abbé Gouin sera professeur à la faculté de théologie.

Avant de revenir au Canada tous deux ont visité la Terre-Sainte et une grande partie de l'Europe.

Lors de la discussion du projet de loi destiné à faire disparaître les emblèmes religieux des cours de justice, Mgr Freppel a prononcé les paroles suivantes :

"Je n'ai plus qu'un mot à dire relativement à l'emblème religieux qui a été maintenu jusqu'ici dans les salles d'audience des tribunaux et dans les salles d'instruction et d'enquête et que l'article 6 vous propose de faire disparaître.

"Voici pourquoi cet emblème a été maintenu. Il y a eu dans l'histoire de l'humanité un jugement, qui a été un grand exemple et une haute leçon.

"Le jour où ce jugement a été rendu, une foule ameutée assaillit le prétoire du juge et lui disait :

"Si tu ne condamnes pas cet accusé, tu n'es pas ami de César. *Non es amicus Caesaris.*

"L'âme du juge fut ébranlée. La crainte de César étouffa en lui le sentiment de la justice et il condamna comme coupable celui qu'il regardait, dans le fond de sa conscience, comme innocent. Il se contenta de s'en laver les mains.

"Or dans ces procès de faux témoins, ils avaient affirmé ce qu'ils n'avaient pas vu.

"Voilà le grand drame judiciaire que le monde civilisé médite depuis dix-huit siècles, et dont le symbole a été maintenu pour rappeler aux juges leurs droits et leurs devoirs.

"Il a sa place en face de l'accusé, au-dessus de la tête du juge pour inspirer à l'un la résignation, à l'autre l'impartialité, car dans le monde entier, la croix du Christ est l'immortel symbole du droit, de la justice, de la vérité, du dévouement, du sacrifice des grandes choses qui sont l'honneur et la force de la civilisation."

Dédié aux turfistes.

On peut dire, avec la fureur des courses qui règne en ce moment, que la devise moderne est celle-ci :

La course ou la vie !

Un pauvre diable se présente à une imprimerie, où il demande si l'on ne pourrait pas lui donner une place de correcteur.

—Savez-vous bien corriger ? lui demande l'imprimeur.

—Certainement... J'ai passé dix ans dans une maison de correction.

légende ; car si vraiment nous eussions cru qu'il suffisait de suspendre dans l'église l'image en métal précieux des animaux nuisibles ou malfaisants...

—Eh bien ? interrogea *mein herr* Weissen, un peu inquiet.

—Eh bien ! nous nous serions cotisés, et nous aurions pendu en face de la souris d'argent... un... uhlan tout en or !

Weissen laissa tomber sa pipe, qui se brisa.

Le paysan était déjà loin ! mais il fut noté sur le carnet de l'inspecteur, qui se promit de lui faire payer une amende équivalant à quelques sotris en argent.

Graff arrivait au seuil de l'école, lorsqu'il fut rejoint par Muller et Weissen.

Et tous les trois, rajustant qui sa souquenille, qui sa houppelande, entrèrent dans la salle, où soixante petits garçons écoutaient la douce parole d'un Frère, tout jeune, au visage austère, mais bienveillant et gai, qui souriait, en leur expliquant, au moyen d'une baguette frappant une grande carte colorée, une leçon de géographie.

Le Frère descendit de sa chaire et vint au-devant des visiteurs. Il enseignait ainsi le respect de l'autorité. Son accueil fut poli. Ses visiteurs, rogues et revêches, le saluèrent pour l'amour de Dieu.

Or, comme ils aimaient Dieu très peu, le salut fut raide et disgracieux.

Parmi les écoliers, Graff avisa un gentil garçonnet aux blonds cheveux frisés, à l'œil bleu plein de malice, au sourire espiègle.

Cet enfant, placé au premier rang, et qui s'était, comme tous les autres, levé debout à l'entrée des trois étrangers, était modestement vêtu, mais tous ses vêtements étaient noirs.

L'inspecteur flaira cette proie. Il informa le Frère qu'il entendait interroger librement ses élèves.

Le Frère se fit exhiber la patente du sire. Puis il se mit à l'écart : il n'avait rien à objecter.

Alors, dans un grand silence, Weissen s'approcha du petit garçon en deuil, et lui posa des questions auxquelles l'enfant répondit gentiment, sans néanmoins détourner son regard malin de la figure bouffie, rouge et lippue du pédant germanique.

—Comment te nommes-tu ?

—*Joseph.*

—Quel âge as-tu ?

—Douze ans.

—De quelle religion ?

—Catholique romain.

—Ton père ?

—Mort pour la patrie.

—Ah !... tu portes son deuil ?

—Depuis dix ans. Mon père, mes deux oncles, mon aïeul étaient soldats.

—C'est bon. Je n'en demande pas tant. Que sais-tu ?

—Ce qu'on m'apprend.

—Hum !... Eh bien ! tu étudies la géographie ?

—Oui, monsieur.

—Voyons.

Le blond petit Alsacien reprit :

—Les principales nations de l'Europe sont : la France...

—La France ! hurla Graff, cramoisi de colère.

—La France ! glapit Weissen, blême de fureur.

—La France ! vociféra Muller, livide de rage.

Et tous les trois, à l'unisson, rugissant, avec des gestes forcenés :

—La première nation du monde... la plus belle, la plus riche, la plus noble, la plus loyale, la plus glorieuse, la plus invincible, la plus illustre, c'est l'Allemagne !

L'enfant, troublé, ahuri, pâle d'effroi, répétait machinalement :

—La France... la France... la France...

—Et qu'est-ce que la France ? s'écria Muller : un pays ruiné, dévasté, conquis, vaincu !

Et Weissen, solennellement :

—Une expression géographique !

Et Graff, triomphant :

—Qu'est-ce que c'est que ça, la France ? Où est-ce ?

Petit malheureux, le sais-tu, seulement ?... Non, tu ne le sais pas... Tu ne sais pas où est la France ! Où est-elle ?

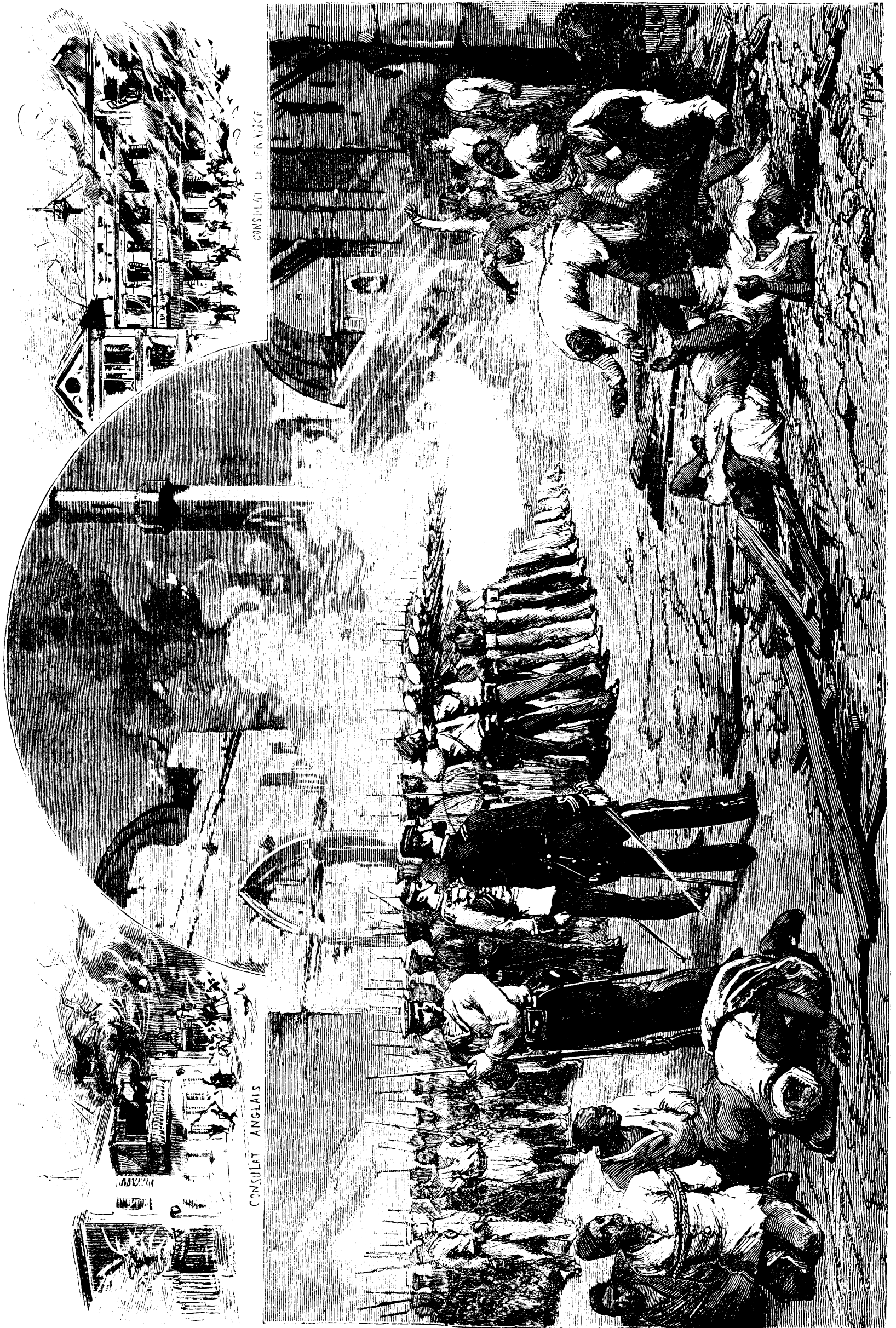
Alors, *Joseph*, le petit Alsacien à la chevelure blonde, se redressa, ému d'une émotion indicible, les joues empourprées par une généreuse indignation, les yeux étincelants d'une mâle fierté.

Et comme tous ses petits camarades le regardaient, admirant sa ferme contenance, son visage illuminé, sa bouche aux lèvres pures, il fit un pas en avant, écarta sa veste de futaine noire, et, frappant avec force sur sa poitrine, comme s'il eût voulu comprimer les battements de son cœur en révolte :

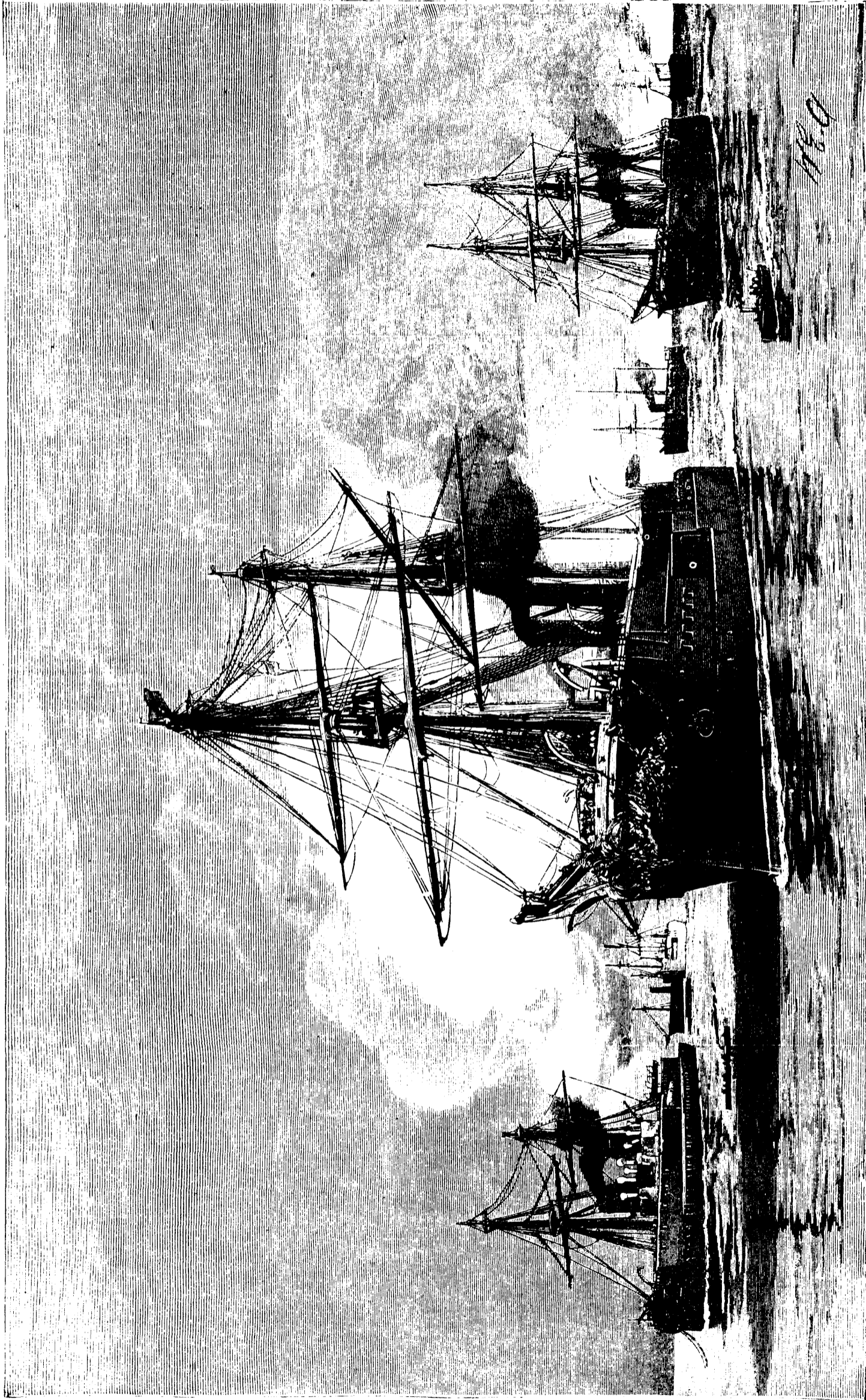
—*La France*, cria-t-il d'une voix sonore, vibrante, et qui retentit jusqu'au fond de la vaste salle... LA FRANCE... ELLE EST LA !.....

CHARLES BUET.

Le comble de l'inattention pour un monsieur propre : Laisser traîner son ombre dans le ruisseau.



LES ÉVÉNEMENTS D'ÉGYPTÉ.—EXÉCUTION DES PILLARDS PAR LES MARINS ANGLAIS.—LES CONSULATS ANGLAIS ET FRANÇAIS INCENDIÉS



L'Inferible, vaisseau à tourelles. *Le Penelope*, cuirassé à batterie. *Le Téméraire*, cuirassé à batterie et à tourelle. *Vaisseau-amiral l'Alcandre*, à batterie et à canons de chasse. *Le Mourville*, cuirassé à batterie et à tourelle. *Le Sultan*, vaisseau à double batterie et à canons de chasse. *L'Invincible*, vaisseau à batterie.

ALEXANDRIE. — LES CUIRASSÉS QUI ONT PRIS PART AU BOMBARDEMENT DU 11 JUILLET.

—A quoi bon?... disait-il; mais à ne pas mourir d'isolement dans la foule parisienne, et de douleur dans son odieuse gaieté. A quoi bon?... mais à puiser, ici, dans une seule minute de liberté vraie, assez de bonheur pour en illuminer toute la vie que je dois traîner encore. A quoi bon être venu?... mais c'est qu'il me fallait vous voir... c'est que le supplice qu'on m'impose devient, à certaines heures, plus fort que ma raison!... O chère Espérance!... vous ne voyez donc pas que, dans l'artiste que vous avez créé, vous avez ouvert le cœur, vous avez fait vivre l'homme, vous avez fait sourdre du plus intime de lui-même des sentiments impérieux dont votre vue avide le charme, dont votre éloignement déchaine la violence?... Dites au moins que vous sentez la vérité, la force, et surtout, surtout, la douceur de ce désir : vous voir!

Il s'était rapproché, il avait pris sa main. Etrange persuasion que celle de la jeunesse! Dangereux complice que le cœur!

Ne semblait-il pas, à entendre Camille, que le monde avait changé, que les obstacles étaient détruits, que les lois étaient nouvelles?

Et Thérèse?

Thérèse, heureuse, ne retirait pas sa main, ne détournait pas ses yeux et laissait son tremblant sourire répondre pour elle mieux que ne l'aurait fait sa voix.

Il lisait dans ce sourire et se mit à le commenter tendrement. Il la remercia de l'aimer et la bénit de lui laisser comprendre.

Elle ne se révolta pas.

Il la supplia de prendre en pitié le martyr auquel on le condamnait et de faire un miracle s'il le fallait—tout étant possible à l'amour vrai—pour renouveler l'heure d'extase qu'il venait de lui dérober.

Elle secoua la tête. Quelque chose de si triste passa dans son regard qu'il n'osa pas insister et la contempla, surpris.

Un voile venait de s'étendre brusquement sur ses yeux si rayonnants tout à l'heure. Une larme en roula, qui vint tomber sur les yeux du jeune homme agenouillé.

Du doigt, lente et rêveuse, elle effaça cette larme. Puis, respirant Camille d'un geste doux :

—C'est donc vrai, dit-elle tristement, qu'on peut avoir le vertige?

Il sentit que son influence allait faiblir, que le vertige était passé. La terreur le prit, et le premier mot qui sortit de sa bouche fut un doute.

—Ah! vous ne m'aimez pas! murmura-t-il.

—Si, dit-elle avec simplicité, je vous aime.

Il fit un cri de joie folle.

—Nous ne nous reverrons donc plus, conclut-elle de sa voix grave.

Ce fut la foudre. Il chancela.

—Ne plus nous voir!... ne me demandez pas cela!... ne me demandez pas, Thérèse! éclata-t-il avec une violence subite qui la fit blémir.

Elle s'était levée et frissonnait, les mains jointes.

—O Thérèse! sanglota le jeune homme qui passa de la colère à la supplication, ne m'éloignez pas!... Je vous conjure... je vous obéirai pour toutes choses, mais pas cela... pas cela!

—Il le faut pourtant.

—Jamais!

—Vous le devez!

—Thérèse!...

—Je le dois!...

Ces deux mots se croisèrent. La révolte s'affirmait en vain; le devoir avait un accent plus impérieux encore.

Camille, machinalement, sans savoir, écrasé par cet ordre inexorable, fit quelques pas pour sortir. C'était une conscience qui le chassait ainsi, et certaines consciences ne transigent pas.

—Adieu! murmura-t-elle.

Et sa voix s'abaissa aux notes tremblées de la douleur contenue.

Il étendit les bras vers elle comme un insensé.

Les yeux bleus de madame de Thièblement se teintèrent d'énergie.

Elle marcha vers lui le regard ouvert, la tête haute.

—Pas ainsi! pas ainsi, dit-elle, monsieur Landey! Avant de sortir pour toujours de ce salon, serrez loyalement, en homme fort, la main d'une honnête femme!

Le malheureux prit la main qu'elle lui tendait, essaya d'y mettre un baiser, n'y mit que des larmes et s'enfuit.

(La suite au prochain numéro)

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirof Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

\$200 de récompense.— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables Amers de Houblon ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

NOUVELLES DIVERSES

La compagnie du Pacifique emploie présentement cinq mille travailleurs sur sa ligne, au Nord-Ouest.

Les saules pleureurs de ce continent ont pour ancêtres une faible bouture envoyée dans une boîte de figure de Smyrne à Alexander Pope.

Lorsqu'ils seront achevés, les nouveaux ateliers de la compagnie de coton du Canada, à Cornwall, seront les plus grands bâtiments existant au Canada sous le même toit.

Dans le comté Summer (Tennessee), cent acres de pommes de terre ont rapporté \$10,000 à leur propriétaire, qui s'est empressé de semer une seconde récolte.

Il y aura le 27 du présent mois une convention des sténographes à Toronto. Bon nombre de sténographes de Montréal doivent prendre part à cette convention.

Le chiffre officiel de l'émigration à Manitoba, depuis le commencement de la saison jusqu'au 31 juillet, dépasse 49,000. On prétend que le chiffre total sera de 65,000 à 70,000 pour l'année.

On prédit une baisse notable sur le prix du bœuf sous peu. Pendant la dernière semaine de juillet, il a été expédié des régions du sud du Territoire Indien, 1,106,700 têtes de bétail.

On estime que la langue anglaise est parlée par environ 90,000,000 de personnes; l'allemand, par environ 50,000,000; l'espagnol, par un nombre égal, et le français par 45,000,000.

A Exter, Ontario, on a trouvé à 1,125 pieds au-dessous du sol, une mine de sel gemme de 80 pieds d'épaisseur. Environ dix livres de sel ont été faits avec un demi seau de saumure.

L'an dernier, il y a eu une disette de choux, spécialement aux Etats-Unis. Cette année, les fermiers de ce pays en ont planté assez pour suppléer non seulement aux besoins des américains, mais à ceux de tout le monde civilisé.

Les derniers avis de Kingston (Jamaïque), nous annoncent que la récolte du sucre est la plus considérable que l'on ait vue depuis de nombreuses années. Dans une seule paroisse de l'île, il a été vendu plus de 3,000 tonnes de sucre pour le Canada.

Jacobson, le suédois qui, aux dernières assises avait été convaincu du meurtre de son compatriote Oloflson, à l'hôtel Caledonia, a échappé à la potence, car il est mort la semaine dernière dans la prison de cette ville des suites d'une maladie dont il souffrait depuis son incarcération.

Un journal d'agriculture publié en Angleterre annonce que la récolte des pommes fait complètement défaut dans ce pays. D'après le même journal, la récolte de ce fruit serait très pauvre en France, de moitié réduite en Hollande, et moins que de moitié en Belgique.

La récolte sera très considérable dans certains cantons du Manitoba. Le blé a atteint une hauteur de cinq pieds, et quelques-uns des épis sont de sept pouces et plus de longueur. Les pommes de terre sont aussi très belles.

A la revue militaire qui sera faite pendant l'exposition, on verra figurer probablement les volontaires de Troy (N.-Y.), que la mort du président Garfield a empêché de visiter notre exposition provinciale l'année dernière.

Les membres de la presse du Bas-Canada ont généralement répondu à l'invitation qui leur a été faite par les journalistes du Haut-Canada de prendre part à l'excursion au Nord-Ouest organisée par ceux-ci.

Nous lisons dans le *Moniteur Acadien* que la pêche du homard, du hareng, du maquereau et de la morue a été très mauvaise, cette année, à l'île du Prince-Edouard. On appréhende beaucoup de souffrances l'hiver prochain parmi les pêcheurs.

Une maison a exporté en un seul jour 115 livres de viande de grenouilles, et l'exportation s'élève depuis le 1er juin à environ 1,000 livres. La viande mangeable provenant des plus grandes grenouilles pèse, une fois

préparée, environ quatre onces. Cette délicatesse culinaire est exportée à New-York, Albany et à l'hôtel des Mille-Isles. Elle est vendue dans des endroits 39 cents la livre. Avis aux cultivateurs qui ont des wawarons dans les environs.

Un incendie qui a éclaté il y a quelques jours dans le faubourg Saint-Roch, à Québec, a réduit en cendres les fabriques de caisses d'emballage, de savon et de chandelles appartenant à M. F. Roy, ainsi que les habitations de M.M. Chevrette, Drolet et Côté. Les pertes sont estimées à \$70,000.

L'on s'occupe actuellement à monter plusieurs nouveaux canons sur la citadelle, à Québec, le long de la Batterie et autres endroits. Diverses améliorations sont aussi à se faire dans ses alentours. Au moins Québec va ressembler maintenant à une véritable ville de guerre, et adviennent les Russes, nos canons—de vrais canons, ceux-là—sauront leur donner une chaude réception.

Sait-on ce qu'ont déjà coûté à la Russie les préparatifs de couronnement du czar, qui est loin encore d'être fait?

Les apprêts, y compris les dépenses faites pour assurer la sécurité de l'empereur et de sa famille, ont absorbé 25 millions.

Parmi les passagers débarqués à New-York par le *Château-Lafitte* était une famille de huit Arabes qui avaient leur résidence à Alexandrie, et qui sont sortis avant le bombardement par la flotte anglaise. Ces immigrants font les récits les plus émouvants de la condition des choses à Alexandrie à la veille du bombardement et des massacres.

On dit que la condition sanitaire des troupes anglaises en Egypte n'est pas des meilleures. Le gén. Wolseley, paraît-il, a constaté que les pertes de l'armée sont plus considérables qu'on ne l'avait dit d'abord. Le *War Office* va envoyer immédiatement des renforts afin de remplacer les régiments qui ont le plus souffert.

L'*Avenir de la Vienne*, journal publié en France, rapporte qu'un épouvantable accident est arrivé à quelque distance du bourg de Dun; cinq personnes qui travaillaient dans les champs ont été surprises tout à coup par un orage sans pluie: quatre d'entre elles ont été frappées par la foudre; deux ont été tuées sur le coup, les deux autres ont, paraît-il, été atteintes très grièvement, leur vie serait même en danger. La cinquième personne, qui n'a eu aucun mal, est allée immédiatement chercher du secours.

Détail singulier: les quatre personnes frappées auraient été complètement mises à nu par la foudre.

CATASTROPHE DANS LES ALPES.—Le *Patriote Savoisien* reçoit de Chamonix les détails suivants sur la fin déplorable d'un touriste anglais, M. Balfour, qui a voulu tenter l'ascension de l'Aiguille Blanche de Peneteret, en compagnie d'un guide nommé Pierre Petrus.

Le 16 juillet, ils partirent de l'hôtel des Alpes, à Chamonix, pour aller coucher à l'hôtel du Montanvers; le 18, ils traversèrent le col du Géant et arrivèrent à Courmayeur sans accident. De là, ils se mirent en route pour faire l'escalade de l'Aiguille Blanche de Peneteret, qui n'a pas encore été gravie.

Plusieurs jours s'écoulèrent et on ne les revit plus paraître à Courmayeur; on télégraphia donc de cette localité à Chamonix afin de savoir si les voyageurs n'avaient pas effectué leur retour par la Savoie.

La réponse ayant été négative, quelques guides de Courmayeur grimpèrent sur le Mont Chétif, qui est à l'opposé, et aperçurent les deux cadavres de ces malheureux sur le glacier inaccessible du Fresnay.

Contrairement à ce qui avait été d'abord annoncé, la caravane, composée de quinze guides munis de cordes et d'échelles, qui a entrepris de rapporter les cadavres, n'a pu réussir encore à parvenir jusqu'à eux.

On assure que le touriste anglais se faisait si peu d'illusions sur les périls qu'il allait affronter, qu'avant de partir il aurait rédigé son testament et assuré une pension à la famille de son guide.

M. Balfour était l'ami de Cunningham, d'Edimbourg, qui a fait, cette année, l'ascension du Mont-Blanc. C'était aussi l'un des professeurs les plus distingués de l'Université de Cambridge; il était membre de la Société Royale de Londres et a attaché son nom à des travaux très appréciés.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composés les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



TRIBUNAUX COMIQUES

BON PÈRE, MAIS IVROGNE

Il est toujours bon, pour un prévenu, d'avoir quelques qualités à son actif ; or, Boitier est bon père et le tribunal lui a tenu compte de cela.

"C'est pas l'embaras, dit madame Boitier au tribunal ; v'là un bébé qui est né sous un heureux auspice, comme dit c't'autre."

Boitier.—Quel autre ? Qui est-ce qui dit que mon enfant est naquis dans un hospice ?

M. le président (à la plaignante).—Déposez !

La femme Boitier.—Que je dépose ?

Boitier.—Oui, dépose ton parapluie.

M. le président.—Je vous dis de faire votre déposition.

La femme Boitier.—Ah ! bon, voilà : dans les moments qui n'est pas mes couches, il me bat ; mais je ne me gêne pas pour lui jeter n'importe quoi à la tête ; que pour ça, il n'a pas le fond méchant.

Boitier (pleurant).—Oh ! non ; oh ! non, je suis pas méchant.

La femme Boitier.—Seulement c'est un homme qui boit.

Boitier.—Qui boit, qui boit... qu'est-ce que tu dirais donc de Falupié qui boit trois fois comme moi ?

M. le président.—Faisez-vous donc !

Boitier.—Non, mais c'est pour dire...

La femme Boitier.—Pas moins que, quand il a bu, c'est un être féroce et carnassier.

Boitier.—Allons, bon, je suis carnassier.

La femme Boitier.—Pour lors que j'ai donc eu un enfant, même qu'on l'a baptisé en l'absence de son joli père.

Boitier.—L'as-tu fait appeler Gugusse ?

La femme Boitier.—Gugusse-Léonidas ; pour lors que je lui dis : " Va-t'en chercher le docteur." Comme il ne se pressait pas je me fiche en colère et j'y dis : " Mais va donc chercher le docteur ;" là-dessus une querelle et il me fiche une gifle en me disant : " Tiens ! ça te fera du bien !" et une chose drôle, ça ne m'a pas fait de mal.

Boitier.—Tu vois donc bien.

La femme Boitier.—Alors, étant un homme bon au fond, mais simplement buveur...

Boitier (pleurant).—Elle me connaît ma femme, elle me connaît !

La femme Boitier.—Il s'en va tout de même chercher le docteur et il revient avec, que massieurs, il était content comme un bon dieu quand il a vu que c'était un garçon, et qu'il me dit : " Attends, mon chou, je vas te régaler de bon vin, ça te remettra ; donc qu'il va chercher trois bouteilles, qu'il en boit deux et demie, et que le v'là soûl comme une pologne ; que j'étais furieuse comme vous pensez du vin qu'il était pour me remettre... une mère malade..."

Boitier.—Moi aussi j'étais malade...

La femme Boitier.—Finalement qu'il me refiche deux autres claques que le docteur, qui n'avait jamais vu ça de sa vie, a crié aux voisins d'aller chercher les sergents de police ; qu'on l'a donc arrêté et que le baptême s'est fait sans lui.

Boitier.—Enfin, du moment qu'on l'a appelé Gugusse...

M. le président.—Votre conduite est odieuse.

Boitier (sanglotant).—Mais est-ce que je m'en rappelle ! J'étais complètement bu... et mon pauvre moultard que je n'ai pas vu depuis sa naissance. Mon Dieu ! mon Dieu ! Canaille, va !

Le tribunal le condamne à quinze jours de prison.

Boitier.—Ça t'apprendra à boire.

Est-il bien utile que ça lui apprenne à boire ?

QUELQUES COMBLES :

Le comble du zèle, pour un agent de police : Arrêter... sa pendule en rentrant chez lui.

Le comble de la gourmandise : Manger ses paroles.

Le comble du fumeur : Fumer... un jambon.

Le comble de la photographie : Tirer des épreuves d'une figure de rhétorique.

Le comble de la prévoyance : C'est pour un marin de ne pas se marier afin de ne pas essayer de tempêtes... conjugales.

Il n'y a aucun danger si vous faites usage des Amers de Houblon, un puissant remède contre toutes les maladies du foie, des Rognonns et diabètes.

Pensées sur les avantages de la lecture

La lecture est à l'esprit ce que la nourriture est au corps.

* * *

La lecture ouvre l'esprit, développe l'intelligence, orne et enrichit la mémoire, éveille et embellit l'imagination.

* * *

La lecture forme et perfectionne le jugement, élève l'âme, inspire de nobles sentiments, apprend à penser, à écrire, à s'exprimer correctement dans la conversation.

* * *

La lecture supplée dans un jeune homme à la faiblesse de ses moyens, et son absence fait languir les études, paralyse les talents les plus brillants et les condamne à une triste stérilité.

* * *

Les bons livres sont des amis complaisants qui s'entretiennent avec nous quand il nous plaît ; il nous offrent les richesses les plus précieuses de l'esprit humain et les découvertes de tous les pays ; ce sont des conseils aimables qui nous instruisent aussi sans nous ennuyer et nous avertissent de nos défauts sans nous choquer.

* * *

La lecture nous fait vivre dans tous les siècles et dans tous les climats, elle occupe agréablement tous nos loisirs, nous préserve de l'ennui et des dangers du désœuvrement, étant elle-même un des plus utiles divertissements.

* * *

Les bons livres nous transmettent les lumières de ceux que la distance des lieux empêche de voir et de consulter ; ils nous procurent mille connaissances utiles et agréables, et nous servent de flambeaux pour nous conduire dans le cours de la vie.

Il est toujours certain. —M. J. Bonner, propriétaire de la célèbre maison de mercerie, rue George, Toronto, raconte ce qui suit : Le grand remède allemand, l'huile de St. Jacob, m'a guéri d'une névralgie qui me faisait souffrir depuis cinq ans. J'avais perdu tout espoir de ne jamais guérir, quand quelqu'un me recommanda de faire usage de cette huile, et depuis j'en ai toujours chez moi un approvisionnement en cas de nécessité.

LES ÉCHECS

Montréal, 24 aout 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

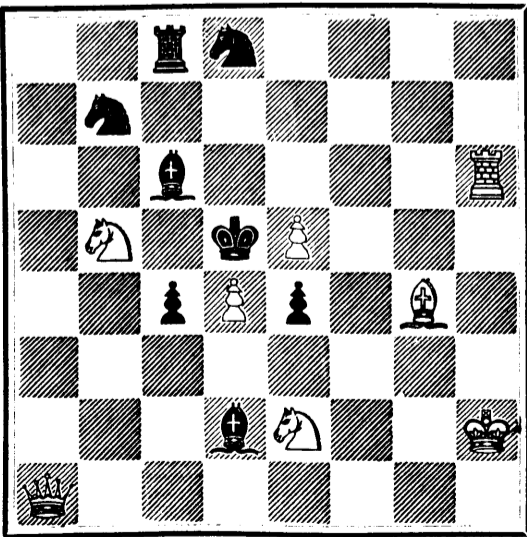
SOLUTIONS JUSTES :

No. 321.—MM. F. H. Gingras, Trois-Rivières ; H. Lupien, J. Maurien, Québec ; L. Dargis, Montréal ; E. Legault, Ottawa. N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke ; A. P., Arthabaska ; V. Gagnon, S. Tudeu ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin M. Lafrenais P. Fabien, Montréal ; Un amateur, Terrebonne.

PROBLEME No. 323.

Composé par M. CH. KONDELIK.

NOIRS.—8 pièces.



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 322.

Blancs. 1 R 7e R 2 T 1er F D ou 1er C R 3 T 5e F D ou 5e C R, mat. Noirs. 1 R 4e D ou 4e F 2 R 4e R

X... de la plus belle eau, se trouvait au banquet de l'Hôtel de Ville.

—As-tu bien diné ? lui demande quelqu'un.

—Tellement bien, répondit-il, que pendant que tout le monde criait : " Vive la République," moi, je criais : Vive la Restauration !

M. Thos. Claydon, Shelbourne, Ont., écrit : J'ai souffert depuis trente ans de douleurs dans le dos et j'ai essayé tous les remèdes annoncés, sans soulagement. Depuis longtemps on me recommanda de faire usage de l'huile de St. Jacob, et après en avoir essayé une bouteille, les douleurs cessèrent. Je suis complètement guéri. Je ne puis trop proclamer l'efficacité de ce remède. M. W. Weeckley, aussi de Shelbourne, raconte qu'il a souffert longtemps du rhumatisme et ce n'est qu'après avoir fait usage de l'huile de St. Jacob qu'il éprouva du soulagement qui se continue ; il la recommande à tout ceux qui souffrent.

COLLÈGE D'OTTAWA

Dirigé par les RR. PP. Oblats.

CONFÈRE LES GRADES UNIVERSITAIRES.

LES COURS S'OUVRIRONT LE 6 SEPTEMBRE.

COURS COMMERCIAL ET COURS CLASSIQUE.

On donne une attention toute spéciale à l'étude des sciences pratiques. L'anglais est la langue officielle du Collège, mais les deux langues, anglaise et française, y sont également enseignées et parlées. L'enseignement du dessin entre dans le Programme et se donne gratuitement. Les différents Départements de l'enseignement et de la discipline sont confiés à des prêtres d'une longue expérience.

On veille avec un soin tout paternel à la conduite, à la santé, et aux progrès des élèves. Les parents reçoivent un bulletin mensuel.

Le Collège est éclairé au gaz, chauffé à l'eau chaude et pourvu de bains à l'eau froide et à l'eau chaude. Cours vastes et spacieuses. Gymnase complet. Maison de campagne à un mille de la ville.

Les départements domestiques sont sous les soins des Sœurs de la Charité.

MEDAILLES PAPALES

La Sainteté Léon XIII vient de donner au Collège d'Ottawa une marque de haute distinction, en accordant une médaille annuelle pour les élèves du cours de Philosophie.

Pour tout ce qui concerne le cours d'études, la méthode d'enseignement, les examens requis pour les Grades Universitaires, voyez le Prospectus, que l'on envoie sur demande.

CONDITIONS : Pension, Enseignement, Lit et Garniture, Lavage et Honoraires du Médecin, payables d'avance au commencement de chaque terme, en Septembre et en Février.

COURS COMMERCIAL..... PAR ANNÉE \$150 " CLASSIQUE..... " 160



AGRANDISSEMENT DU CANAL WELLAND

AVIS AUX ENTREPRENEURS

DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, et portant la suscription " Soumission pour le Canal Welland," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest, VENDREDI, le 1er jour de SEPTEMBRE prochain, pour l'approfondissement et l'achèvement de cette partie du Canal Welland, entre Ramey's Bend et Port Colborne, désignée sous le No 34, comprenant la plus grande partie de ce qui est appelé " Tranchée dans le roc."

On pourra voir les plans des travaux et les devis de ce qui reste à faire à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Welland, dès et après vendredi, le 18e jour d'août prochain : l'on pourra aussi s'y procurer des formules imprimées de soumission.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et, dans le cas de sociétés, à moins que la soumission ne porte les signatures des personnes mêmes. Il faudra indiquer la nature de l'occupation et le domicile de chaque associé ; et de plus, un chèque de banque accepté pour la somme de quatre mille piastres devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat lorsque requis de ce faire aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque ou l'argent sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Ce département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre, A. P. BRADLEY, Secrétaire. Dépt. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 15 juillet 1882.

VARIÉTÉS

Lili pleure devant un plat de prunes.
—Qu'as-tu donc? Lili.
—Ce sont les prunes.
—Et que te font les prunes?
—Je ne peux plus en manger, et je sens que je les aime encore.

En sortant du Théâtre-Français:
—C'est joli Mithridate.
—Oui, mais je trouve que l'acteur qui joue Pharnace n'a pas la tête d'un Pharnace.
—Ah!
—Non, il a plutôt la tête d'un Pharnacien.

Entre belles petites:
—Ce matin, j'ai mangé de la morue.
—Ah! tu es donc anthropophage?
—Non, je suis catholique.

Entre amateurs de musique:
—Vous suez joliment, vous.
—Ah! ne m'en parlez pas!
—Ce doit être très gênant de suer comme cela?
—A ce point que j'adore les concours du Conservatoire, et que je ne peux assister qu'à un seul.
—Auquel?
—Au concours des instruments à vent.

Gom-Gom chez lui:
Le domestique.—Voici du vin, monsieur...

Gom-Gom.—Duquel?
Le domestique.—Du Julien vieux.
Gom-Gom.—Combien coûte-t-il?
Le domestique.—Six francs la bouteille.

Gom-Gom.—Six francs, du Julien vieux?
Il me semble que, pour ce prix-là, on pourrait en avoir du neuf!

Toto a sept ans. Il regarde et admire le costume nuptial de sa sœur qui doit se marier.

—T'es jolie, comme ça, t'es bien!
La mariée (heureuse).—Tu trouves, Toto?
Toto.—Oui, t'es très bien. Ton mari ne verra pas ton sale caractère!

En wagon.
Un fumeur, très poliment, à une dame:
—Madame me permettrait-elle une cigarette?

La dame, sèchement:
—Ni la cigarette, ni le cigare!
Le fumeur vexé:
—Ah! madame ne fume que la pipe.

L'été à Paris.
Un gros boursier se présente à l'école de natation. Sa rotondité est telle qu'elle effare la donneuse de caleçons.

—Un bain complet, s'il vous plaît, dit le gros boursier.
La donneuse de caleçons regarde quelques secondes les hanches du boursier, et, prenant une énorme résolution, elle dit:
—Tenez!

Et lui passe deux caleçons.

Entendu sur le boulevard:
—Vous disputez-vous toujours avec votre belle-mère?
—Pas en ce moment! Elle est sérieusement malade.

—Alors, il y a un armistice!

Le dernier sourire de l'auteur de Mont-Christo:
Il était au lit de mort.

Son vieux domestique, qui l'adorait, sanglotait dans un coin.

Dumas tourna vers lui ses yeux à demi éteints, et avec bonhomie:
—Ne pleure pas, mon pauvre ami, si j'ai besoin de toi là-haut... je te sonnerai!

La mère.—Allons, mon enfant, il faut rentrer.
Le gamain.—Pourquoi, maman?
La mère.—Le temps menace de tourner à l'orage.
Le gamain.—Oh! maman, alors nous pouvons être tranquilles. Papa menace toujours de me donner une tape et il n'en fait jamais rien.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

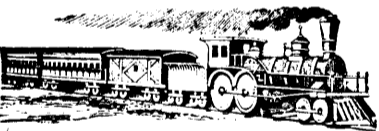
La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, l'Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Médecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Été—1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit:

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métropolis, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Pointe Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p.m., et à Campbellton avec le steamer "St-Laurence" partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Patebec, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Le char Pullman part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui-ci part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve: Saint-Laurent, Macapédia, Rastouches, Baie des Chaleurs, Gaspé, le Prince Édouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

C. V. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef, Moncton, N.-B., 1er Juin, 1882—52 f.

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal AOUT 1882

Table of postal rates for various destinations including Ontario and the West, Québec and Maritime Provinces, and the United States. Columns include destination, time, and rate.

A. BELANGER MEUBLES

PREMIERE CLASSE

Spécialité d'Ameublements de Salon

276 RUE NOTRE-DAME MONTREAL.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL.

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre:

- 12 presses à vapeur.
1 machine patentée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Électrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.,